

Tant va le fond... qu'à la fin le tiroir

Gilles-R. Archambault

Volume 20, numéro 2 (116), mars-avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60050ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Archambault, G.-R. (1978). Tant va le fond... qu'à la fin le tiroir. *Liberté*, 20(2), 74-78.

*Tant va le fond...
qu'à la fin le tiroir*

SOMMEIL

au fond de ma tête
tombent roulent et
meurent les toiles

et si tristes les araignées
les yeux pleins pleins
de sable de sabliers

que tombent et roulent et
meurent les souvenirs

PAYSAGE

devant nous derrière
ce quotidien à
la fenêtre
et qui m'importe

comme le froid demain
dans ta toison
si noire soyeuse

mais pressons
pressons
à la fenêtre l'automne
et rouges tombent et
tombent les briques

TOUT

longs et lents et ronds
je veux les jours
ma si miel
et fidèle
ta tête lourde
au creux de l'épaule

comme si déjà
glisse remue cascade
la naissance à la veille
de l'oubli si
si facile

Y

tu sais la comptine
des pieds de semaines
qui font des mains
celle des jours
qui tournent mal

ne s'agit pas de
tirer ces années qui
virent vinaigre
le dos tourné

suffit d'écouter le
chuchotement des mots

y mettre l'acharnement
des feuilles
l'automne

TIENS

l'envers mon chaos
l'envers des saisons
les choses mon amour
comme l'automne au
détour des rues qui
nous guette

et l'été sec si sec
tu te souviens
que la main passe
l'arme à gauche

mais l'automne ne nous
noiera pas tout le jour
restera bien l'amour
un brin de silence
autour

À

ton absence
comme deux et deux
sournoisement
font quatre

ton absence je crois
dans ma solitude
ma solitude de chat
me traque me cerne
tant et si

que s'assèche le sablier

GOÛT

à la ville comme à la
et chat sauvage l'enfance
lièvre traqué détraqué
se cherche un terrier

comme si l'égout
au fond du béton

motte de terre et brin d'herbe
pour tout recouvrir
n'en aura jamais assez
et douce détresse
jamais assez la dérision

SENS

comme en deçà
la ville et
la vieillesse
sur le dos
ces envies de détresse
au goût de terre

comme dans la vitre
et pour la pluie
la tristesse des mots justes
aussi cette grave tendresse
désamorçée toujours

JE

si souvent le
tic tac l'âge
à travers le sablier
qu'au chaud
la fin j'attends
la fin

des souvenirs écrasés
au détour du chemin
quand les chiens tournent
autour l'ennui

et si souvent
qu'ailleurs la vieillesse
à pic à la fin
s'enfonce

PERD

cependant que de travers
tous les matins
se bouclent

je dis nous sommes
encore vivants
à peine
mais toujours

les pieds empêtrés
dans ce travail
au goût d'éternité
et entreprendre et finir
avant la fin le jour
la cendre promise